

*Lettre de M. COILLARD.*

Harrismith, 16 juillet 1868.

Messieurs et chers frères,

Souvent, depuis notre exil, nous avons fait nos préparatifs pour retourner au Lessouto. Mais toujours, soit par la maladie, soit par d'autres circonstances indépendantes de notre volonté, le Seigneur nous a arrêtés, et contraints de reconnaître que ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées. Au commencement de l'année, nous nous disposions à mettre à exécution un plan qui n'eût pas manqué d'avoir votre approbation. Il s'agissait de nous frayer un chemin à travers le camp des Boers, de nous établir provisoirement dans le territoire qui restait à Moshesh, sur les rives de la Poutiatiane. De là, nous aurions pu surveiller et diriger l'œuvre de Lérîbè. Mais bientôt on ne parla plus que de l'intervention du gouvernement britannique, de la pacification du pays et du retour des missionnaires. Cette nouvelle se communiqua de proche en proche comme une étincelle électrique, gagna le Lessouto et remplit tout le monde de joie. Quelques-uns des membres de notre troupeau volèrent à notre rencontre jusqu'à Maritzburg. Cependant, les dispositions hostiles que manifestèrent alors les Boers, la prudence et les conseils des autorités mêmes de la Colonie nous firent un devoir d'attendre encore. Notre horizon s'était si subitement éclairci que nous ne pouvions nous empêcher de nous livrer à l'espérance et de croire que le moment de notre délivrance était proche. Hélas! vous le savez, il nous faut encore passer par des jours d'attente. Voilà qui est bien mystérieux, mais ne doit pas nous ébranler, car tout est bien puisque l'Éternel règne, et sûrement toutes ses dispensations ont pour but et auront pour résultat l'édification de son Église militante et l'extension de son règne parmi les Bassoutos.

Pour nous, nous n'étions plus préoccupés que de la réali-

sation de notre projet de rejoindre nos frères du Lessouto, quand nous reçûmes d'eux l'invitation de visiter Motito. Cet appel nous prit par surprise et jeta d'abord quelque trouble dans nos esprits et dans nos plans. L'idée d'un tel voyage dans une saison où il est presque impossible de voyager au Sud de l'Afrique, celle de nous éloigner du Lessouto quand le chemin de notre station pouvait nous être rouvert bientôt, sans parler de l'état de ma santé toujours peu satisfaisant, présentaient de sérieuses objections. D'un autre côté, il s'agissait d'un devoir immédiat, de l'œuvre de Dieu, des intérêts d'une de nos Eglises et de ceux de notre Société, et comme aucun de nos frères ne se sentait libre d'aller si loin, nous crûmes, après en avoir fait un sujet de prières, y reconnaître un ordre du maître. Aussi faisant taire toutes considérations personnelles nous nous disposâmes à obéir. Nous hâtâmes donc nos préparatifs. Puis, munis d'une lettre de recommandation de M. le Gouverneur de la Natalie, accompagnés des vœux et des prières de nos amis, nous quittâmes Maritzburg, le 4 juillet.

Ce sera toujours avec gratitude que nous reporterons nos pensées vers le beau pays de Natal. Nous en emportons de doux souvenirs. Nous y arrivâmes étrangers, persécutés et calomniés, nous ne demandions que le calme et le repos de la sécurité pour rétablir nos santés ébranlées. Les autorités nous y reçurent avec bienveillance, des personnes de toutes classes nous y témoignèrent une chaleureuse sympathie, de nombreux amis, dont les noms sont devenus chers à nos cœurs, nous y ont entourés d'affection, et le Seigneur y a répandu sur notre sentier d'abondantes bénédictions.

Notre séjour à Ifumi nous a, non-seulement fourni l'occasion de nous initier à l'œuvre importante que nos frères d'Amérique et plusieurs Sociétés européennes poursuivent parmi les Zoulous, mais aussi d'acquérir quelque connaissance de la langue et des mœurs de ce peuple. On ne peut pas attendre que l'œuvre missionnaire soit très-populaire

dans une colonie. Les préjugés de couleur et de race, les intérêts des colons, qui s'entre-choquent constamment avec ceux des indigènes, ne le permettent pas. Cependant, il m'est bien doux de constater que ces préjugés vont s'affaiblissant de jour en jour, grâce aux idées nobles et larges que l'émigration nous apporte de la Grande-Bretagne, et aussi à la vie naissante des Eglises. Pendant notre séjour à Maritzburg, votre missionnaire, fréquemment invité à occuper les chaires des Eglises indépendante, presbytérienne, wesléyenne, a eu là, de même que dans des assemblées publiques, l'occasion de plaider la cause des missions, et de s'assurer qu'elle y eompte de chauds partisans. A l'issue de prédications spéciales, l'Eglise indépendante a collecté spécialement pour l'œuvre du Lessouto £ 8.12.3, soit en argent de France 224,30 fr. dont je tiendrai compte. Vu des circonstances locales peu favorables, mais qu'on n'avait pu prévoir, et la crise commerciale qui comprime depuis plusieurs années cette jeune colonie, cette offrande témoigne de la vie de cette Eglise. La congrégation presbytérienne nous avait aussi promis une collecte, qui eût sans doute produit davantage, mais elle ne put avoir lieu avant notre départ.

Nous passâmes à Durban trois semaines sur l'invitation des pasteurs de l'Eglise presbytérienne, les révérends MM. Buchanan et Patten; nous ne négligâmes pas d'y faire connaître notre œuvre, et nous fûmes heureux de trouver là aussi des cœurs qui aiment et qui prient. La connaissance que nous y avons faite d'amis chrétiens est une des plus grandes bénédictions que le Seigneur nous ait accordées à Natal. Là, un jeune commerçant consacre, depuis plus de deux années et avec un succès remarquable, toutes ses soirées à instruire les Zoulous qui sont en service dans la ville. J'ai appris, depuis, qu'il avait l'intention de quitter le commerce pour se vouer entièrement à l'évangélisation des noirs, et si, comme je l'espère, l'Eglise presbytérienne du Cap a accepté ses services, il y aura là un nouveau gage de succès pour les missions de

ce pays. Ce sera un beau jour que celui où les Eglises coloniales sentiront leur responsabilité et comprendront leur devoir vis-à-vis des païens qui les entourent. Alors le christianisme, roulant ses flots dans le canal de l'émigration, se répandra avec une rapidité jusqu'ici inconnue sur ce vaste continent, et balayant devant lui les erreurs et les superstitions du paganisme, réalisera les promesses glorieuses faites à la terre de Cam.

Bethléhem, 29 juillet 1868.

En quittant Maritzburg, nous avions la ferme intention de tenter une visite à Lérivé avant de nous en éloigner davantage. A Harrismith, où deux membres de notre Eglise, Johanne et Makotoko, étaient venus à notre rencontre, nous trouvâmes des obstacles insurmontables. Aussi, changeant de route, nous nous dirigâmes sur Bethléhem. C'est un misérable hameau de quelques chaumières, à 50 ou 60 milles de Lérivé. Le seul employé du gouvernement qui y réside, un Boer bien entendu, est un juge de paix. Nous obtîmes de lui qu'il nous louât sa cariole et ses chevaux, et, accompagnés d'un anglais, nous nous mîmes en route pour Lérivé. Nous ne savions pas exactement ce qui nous attendait. Nous apprîmes plus tard que le représentant de l'Etat libre chez Molapo était absent. A huit heures du soir, et sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, nous frappions à la porte de notre maison, que Molapo occupe. Il nous laissa la libre possession de deux chambres. Epuisés de fatigue et d'émotion, nous étendîmes nos couvertures sur le plancher pour chercher du repos. Au point du jour, notre porte était déjà assiégée par nos chers paroissiens, accourus de tous côtés. Que de poignées de mains ! Que de remarques ! Que de questions ! Que d'exclamations ! Pauvres gens ! Les revoir, nous paraissait un rêve.

Nous passâmes quatre jours avec eux, quatre jours bien remplis, bien riches en bénédictions, les quatre plus heureux jours que nous ayons vus en Afrique. — Réunions d'Eglise, réunions de candidats au baptême et de personnes réveillées, conversations particulières avec eux tous, un mariage, un

enterrement, c'est là le travail de trois semaines que nous dûmes faire en trois jours.

Le dimanche surtout fut un beau jour pour Lérivé, un jour que nous avions longtemps ardemment désiré. Au service du matin, en présence d'une congrégation improvisée, de quatre cents personnes, j'eus la joie de recevoir dans l'Eglise, par le baptême, six personnes qui depuis deux ans ou plus servent fidèlement le Seigneur et ont prouvé par leur constance la sincérité de leur foi. Nous eussions pu ajouter à ce nombre, mais nous crûmes devoir nous borner à ces candidats, que nous connaissions personnellement et dont nous avons pu suivre plus aisément le travail intérieur. L'après-midi, nous prîmes la Cène avec quarante communicants, parmi lesquels se trouvaient quelques chrétiens de Thaba-Bossiou ou d'ailleurs. Nos services ne finirent qu'avec le jour, et laissèrent dans tous les cœurs des impressions bénies que le temps n'effacera jamais. Un tel jour fait époque dans la vie.

Quoique je ne puisse entrer ici dans de grands détails, je ne puis me défendre de dire un mot sur quelques-uns de nos néophytes.

Mamotségoa qui a pris le nom de Madeleine, est la femme de Johanne Nkéle, le premier homme converti de notre station. D'un caractère résolu, sa haine pour l'Évangile ne connaissait pas de bornes. Se prévalant de quelque irrégularité dans son mariage païen avec Nkéle, elle le menaçait constamment de le quitter s'il continuait à troubler son repos par ses exhortations et le culte domestique. Ce qu'il lui fallait, à elle, c'étaient les fêtes des païens. Elle y mena elle-même sa fille, enfant que nous avons eue dans notre maison et que nous aimions beaucoup. C'était une écharde pour Johanne. Mais le Seigneur entendit ses prières. Lorsque nos Bassoutos fuyaient devant les Boers, dans les montagnes couvertes de neige, l'idée de la justice de Dieu, le sentiment de ses péchés labourèrent la conscience de sa femme. « Celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu

demeure sur lui », ses paroles retentissaient sans cesse à son oreille. Avant de quitter Lérivé, nous eûmes déjà la joie de la voir s'enquérir du salut. Elle apprit à lire remarquablement vite, et du moment qu'elle eût trouvé le Sauveur, elle le déclara à d'autres avec toute l'énergie qui lui est propre. Deux de ses filles se sont aussi données au Seigneur.

*Ralisèbo*, quoique d'un caractère plus doux, ne montrait pàs moins d'hostilité à l'Évangile. « Malgré tout mon amour pour Makotoko, disait-elle, je ne pouvais me défendre de sentiments de haine contre lui lorsqu'il persistait à faire la prière du matin et du soir, qu'il me pressait de l'accompagner à la maison de Dieu, ou qu'il me reprochait de moudre mon blé le dimanche. Je m'étonnais de l'estime qu'on avait pour lui; que je suis donc malheureuse, me répétais-je sans cesse, d'être devenue l'épouse d'un de ces chrétiens-là ! » Elle reçut ses premières impressions dans notre maison, où elle vécut pendant tout le temps de la guerre. Elle gagna alors notre affection par son caractère doux et égal. Elle ne passa point par les terreurs de la loi; son cœur s'amollit tout naturellement sous l'influence de l'amour de Dieu, et s'ouvrit comme celui de Lydie pour recevoir Jésus et la vie éternelle. Dès qu'on soupçonna le travail qui se faisait dans son âme, tout fut mis en œuvre, par le chef et d'autres de ses parents, pour la retenir dans le paganisme. Elle montra, dans ces circonstances et dans plusieurs autres, un courage admirable qui ne pouvait manquer de triompher. C'est la mère de notre petit Samuel.

Son mari Makotoko a choisi le nom de Nathanaëla. Il est avec Johanne l'un des premiers hommes que j'aie connus à Lérivé. L'Évangile a toujours eu de l'attrait pour lui : il en trouvait la morale et les enseignements sublimes. Tout jeune qu'il était, il quitta son chef naturel pour suivre Molapo, par la raison que celui-ci était alors chrétien et avait un missionnaire, M. Keck. Malheureusement, il se laissa aussi entraîner au paganisme lorsque son chef devint infidèle à sa

foi. Mais le Seigneur ne l'oublia pas ; il se servit de bien des moyens pour réveiller sa conscience. Ce jeune homme essayait d'unir les choses du ciel avec celle de la terre. Il aimait les unes et les autres, les désirait également ; il ne pouvait pas se décider à sacrifier celles-ci pour posséder elles-là. Son histoire est une curieuse illustration des contradictions étranges et des égarements d'un cœur partagé. La mort de sa première femme, il y a huit ou neuf ans, fit sur lui de profondes impressions. Je l'entends encore s'écrier en sanglotant : « je suis un si grand pécheur, il ne reste devant moi que la condamnation et la mort ; je suis perdu. » Je le croyais alors bien près du royaume des cieux. Il ne manquait pas un service, pas une réunion, il était assidu à la prière du matin et du soir, prenait une part active à nos leçons de chant, manifestait un vif désir de s'instruire, et en fit peut-être un prétexte pendant longtemps pour venir passer, chaque jour, quelques heures chez son missionnaire. Il enseigna même à lire à plusieurs hommes du village, et cependant, y avait-il une danse, une fête païenne, Makotoko n'y manquait pas. Que de larmes il nous a causées, que de prières ont été offertes en sa faveur ! Enfin, le Seigneur accomplit son œuvre en lui ; certaines conversations que nous eûmes avec lui avant notre expulsion furent bénies, et avant que nous eussions le temps d'arriver à Maritzburg, il était déjà là pour nous dire les grandes choses que le Seigneur avait faites à son âme. Dès lors, plus d'hésitation chez lui, il se déclara franchement pour Jésus, brisa ouvertement avec le paganisme, brava les railleries de ses concitoyens, resta fidèle et dévoué à un chef qui ne pouvait lui pardonner les convictions que lui-même avait reniées, et il s'appliqua à montrer par sa vie le changement qui s'était opéré dans son cœur. Une vive émotion s'empara de l'assemblée lorsqu'au moment de recevoir le baptême, il se leva et avec le calme et la dignité qui le caractérisent, il confessa sa foi. « J'ai grandi parmi vous, mes frères, et sous tes yeux, mon maître,

dit-il en s'adressant à ses concitoyens et à son chef, vous connaissez ma vie passée, et la part que j'ai prise à vos fêtes et à vos pratiques païennes. Vous connaissez aussi le changement qui s'est opéré en moi. C'est la puissance de la grâce de Dieu ; à vous mes frères, de juger par mes actes si j'ai ou non du zèle pour le service de mon Dieu. Mais si je prends mon cœur à témoin, je puis dire que je suis à Christ. Il m'a racheté, c'est à lui que j'appartiens désormais, et dussé-je trouver sur mon chemin la persécution, et être délaissé et méprisé par ceux que j'aime et estime le plus, — c'est lui, Jésus mon roi, que je servirai. Que Dieu me donne la grâce de lui être fidèle jusqu'à la mort ! »

Le rang que Makotoko occupe, l'intelligence dont il est doué, son caractère aimable lui ont assuré une grande influence sur cette partie de la tribu. Quant à nous, c'est avec un profond attendrissement et une vive gratitude envers Dieu que nous avons reçu comme un frère, cet homme dont l'affection et le dévouement, à toute épreuve, nous ont été en toutes circonstances une source de jouissance et de consolation, et qui a été, pendant dix années, l'objet constant de notre sollicitude et de nos prières. Le Seigneur est fidèle.

*Lésoto*, lui aussi, a une histoire intéressante. Dès le premier jour de notre arrivée à Lèribé, il se mit à apprendre l'alphabet; Trois leçons lui suffirent et il le posséda parfaitement. Encouragé par ce succès, il ne parlait plus que de s'instruire ; ses parents s'en effrayèrent et lui interdirent l'école. De temps en temps, il trouvait pourtant le moyen de s'échapper pour venir entendre les choses de Dieu. Que faire ? « C'est l'esprit qui le possède, disaient les païens, battez-le fort et ferme et vous en viendrez à bout. » Et chaque fois que le pauvre garçon, vaincu par le désir de son cœur, mettait le pied dans l'école ou à l'Église, il avait à essuyer des traitements cruels. Son désir ne diminua pas avec le temps et les coups; loin de là. Dans sa détresse, après notre expulsion, il parvint à se procurer un livre d'épellation,



et s'adressa à Shama, un des fils de Kémuel, le priant de lui enseigner à lire pendant qu'ils gardaient le bétail. C'était déjà plus que le simple désir de savoir lire qu'il éprouvait alors, car il fondit en larmes, au grand étonnement de son compagnon, le jour où il put déchiffrer ce passage : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Il sentit bientôt cette nouvelle vie remplir son âme et faire de lui un être tout nouveau. Ses camarades mus par son exemple ne parlaient plus que de lire, prier, et prendre leurs mesures pour aller alternativement entendre la parole de Dieu, car ils étaient alors dans des postes éloignés. Dès ce moment, commencèrent les plus grandes tribulations du jeune Lésoto.

L'autorité sous laquelle il était eut recours contre lui à des mesures de violence; son père et sa mère redoublèrent leurs traitements barbares; mais ce fut en vain. De guerre lasse, ils appelèrent à leur secours les docteurs du pays. « Je ne suis point malade, disait le jeune homme, je suis chrétien; je vous serai plus soumis que jamais, je garderai bien vos troupeaux, mais laissez-moi aimer Dieu et suivre Jésus en paix. » Sa constance finit par triompher. Un dimanche, il arriva à la maison fatigué et affamé; sa mère lui offrit du pain qu'elle avait passé tout le jour à préparer. « Merci, ma mère, répondit le jeune chrétien; j'ai peur de manger de ce pain-là, c'est le fruit de la transgression d'une des lois de Dieu. » Et la pauvre femme d'éclater en larmes. Elle avait déjà été touchée par la conduite de son fils bien aimé, et secrètement travaillée par le sentiment de sa misère; elle ne put se contenir plus longtemps, et dès lors n'eut plus de repos. Ils vivaient dans une caverne éloignée. « Ma mère, dit Lésoto, lorsqu'il se vit incapable de la consoler, quittons cet endroit et allons vers les chrétiens, ils pourront mieux que moi vous faire du bien et vous conduire à Jésus. » Le conseil fut suivi, et, peu de temps après, elle aussi se réjouissait

de la joie de son salut. — Le zèle de ce jeune homme est on ne peut plus édifiant. Il a demandé à être appelé Lazare. Il nous supplia de l'emmener avec nous, « car, disait-il, j'ai soif d'instruction. » La chose n'était pas possible. Nous lui répondîmes comme Jésus au démoniaque guéri qui voulait le suivre : « va vers tes frères et raconte les grandes choses que le Seigneur t'a faites. » Il avait déjà compris ce devoir, car, par son moyen, ce même Shama qui lui avait appris à lire et plusieurs autres bergers ont été amenés à la connaissance du Seigneur. C'est pour des jeunes gens comme Lazare Lésoto que nous devrions avoir, et sans délai, notre école centrale.

Nos deux autres néophytes sont aussi de vivantes preuves de la puissance de la grâce de Dieu. Ce sont une femme (Letho) qui a été, plusieurs années, dans la classe des catéchumènes, et un homme (Motlébokoané) converti pendant la guerre, homme simple et droit qui a pris le nom de Peterose. Mais je dois abrégé les détails, autrement je pourrais remplir tout un volume de ce qui a réjoui nos oreilles et nos cœurs à Lérivé. Je ne puis dire ce que nous éprouvions en voyant cette troupe de jeunes gens qui se sont déclarés pour Jésus, et, douze jeunes filles dont la plupart ont été, plus ou moins longtemps dans notre maison, et toutes dans notre école. Ma femme me fit remarquer, avec une joie qui se peut comprendre, que toutes les jeunes filles sans exception qui avaient été particulièrement les objets de sa sollicitude étaient converties. Il était beau de les entendre l'une après l'autre raconter leur conversion, et de voir comment la bonne semence tombée dans un cœur, y peut rester longtemps ensemencée jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu la fasse germer et croître. « Jette ton pain sur la surface des eaux, » répétions-nous souvent, « et après quelque temps tu le retrouveras ; » la promesse a déjà commencé à s'accomplir pour nous. Une fille de Johanne nous toucha par sa naïveté. Elle a passé sa première enfance chez ses grands parents qui sont païens. « J'entendais souvent, disait-elle, ma grand'mère parler des *Mayakane*

(terme de mépris appliqué aux chrétiens), j'en avais conçu une si grande peur que je pleurai beaucoup lorsque mon père me fit chercher. Ma grand'mère me répétait toujours que si j'allais chez mon père, je deviendrais assurément, moi aussi, une de ces *Moyakane*. Je me figurais que c'était quelque chose d'horrible et je me désolais beaucoup. Mais quand je vis que mon père et ma mère ne mangeaient pas les gens, qu'ils étaient bons, qu'ils priaient et aimaient le Seigneur Jésus, je m'étonnai et sentis un grand désir de faire comme eux. »

Rien ne vous édifierait autant que d'entendre cinq femmes du chef et deux autres appartenant à des polygames, raconter comment le Seigneur s'est manifesté à leurs pauvres âmes, et par quels combats et quelles afflictions elles ont été appelées à passer. Je ne connais rien de plus triste que la position de ces malheureuses qui représentent tant de têtes de bétail. Elles ne s'appartiennent pas à elles-mêmes, et leur délivrance rencontre des difficultés dont on ne se fait nulle idée en Europe. Celles-ci ont tenu ferme et contraint, par leur sincérité, leurs maîtres sinon à les délivrer du moins à respecter leur profession chrétienne. Elles aussi attendent le baptême. Lydia, la première femme du chef, est depuis plusieurs mois retournée à son Dieu.

Mais assez. Nous savions qu'une belle œuvre se faisait à Lérivé, mais nous étions loin de supposer qu'elle fût si sérieuse et si étendue. Oui, le Seigneur est fidèle « celui qui sème en pleurant récoltera avec chant de triomphe. » A lui donc la gloire, à nous la joie mais aussi la confusion de face !

L'harmonie, la vie, le zèle de nos chrétiens nous ont profondément édifiés et réjouis. Bien que laissés à eux-mêmes si longtemps, il n'y a pas eu parmi eux une seule défection, une chute à signaler. Chacun a senti le besoin, non-seulement de tenir ferme, mais aussi de travailler. Leurs difficultés les ont rapprochés les uns des autres, la responsabilité qui pesait sur eux leur a fait sentir leur faiblesse et chercher davantage

la communion de Dieu. Nous nous sommes arrachés difficilement de notre cher troupeau. Mais nous continuons notre route, soutenus par l'espérance de le rejoindre bientôt et réjouis par les choses que nous avons vues et entendues. « L'Évangile du Christ, a dit l'apôtre, est la puissance de Dieu en salut à tout croyant. »

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

---

## TAITI

*Inauguration du temple d'Haapiti (Mooréa), racontée  
par M. ATGER.*

Le mercredi 29 avril 1868 était un jour de fête pour la population du district de Haapiti à Mooréa. Un nouveau temple était consacré au Seigneur dans cette localité. N'allez pas vous figurer un édifice aux formes imposantes, des colonnes élancées, une voute immense..... pas même quatre murs en pierres avec des fenêtres hautes et cintrées et un portail avec corniche. C'est un édifice plus simple et plus modeste qui recevait pour la première fois dans son enceinte une foule attentive et émue. Les fondations du nouveau temple seules sont en maçonnerie; les murs sont en clayonnage fait avec des jets de goyaviers solidement tressés et enduits à l'extérieur et à l'intérieur d'une couche de chaux bien unie. Cela est bon marché et peut durer un demi-siècle. Une longue ligne de fenêtres, avec persiennes peintes en vert, tranche sur le blanc du crépissage et produit un effet assez agréable à l'œil. La forme de l'édifice est un carré long, terminé de chaque côté par un demi-cercle. La porte d'entrée est au milieu de la courbe qui forme l'un des côtés. Le parquet est en bois de maiore ou arbre à pain. Trois rangées de